



Princess Bride

Rob Reiner - 1987 - USA - Couleur

LE LIVRE

Princess Bride est à l'origine un livre écrit par un certain **William Goldman** à qui l'on doit quelques scénarii aussi variés que *Butch Cassidy et le Kid* de G. R. Hill (1969), *Marathon Man* de Schlesinger (1976), et plus récemment *Les Pleins Pouvoirs* de Clint Eastwood.

Princess Bride est l'illustration parfaite d'une vision moderne du conte, par le ton décalé, référentiel au cinéma d'aventure (de *Zorro* à *Gunga din*, en passant par les pirates). Un livre de gourmand qui nous renvoie en une synthèse brillante tout ce qui a put émouvoir son auteur dans ce type d'épopées. Mais c'est aussi un passage de témoin vers la nouvelle génération (du papy vers le petit fils), basée sur une culture commune de l'extraordinaire, du fantastique et du spectaculaire.

Dès lors il devient très difficile au milieu de cette frénésie épique de prendre au sérieux les multiples pirouettes historiques. Le récit fait le grand écart entre *Zorro* et les pirates, entre conte médiéval et film de cape et d'épée, sans perdre une once de rythme, et bien sûr sans perdre son public. Bizarre alchimie où les genres les plus divers se côtoient avec bonheur.

LE FILM

Princess Bride doit une part de son efficacité à la verve de son écrivain/scénariste aussi à l'aise pour raconter une histoire sur le papier que pour le grand écran. William Goldman collaborera de nouveau avec **Rob Reiner** sur *Misery* en 1991, adapté d'un roman de **Stephen King**.

Le ton est toujours aussi farfelu, mais il n'est pas parodique, c'est à dire qu'il rigole avec les conventions des différents genres que l'histoire traverse à toute vitesse, mais il ne rit pas à leurs dépens. On retrouve le même plaisir de revoir les grosses ficelles des films d'aventure (le grand amour, les scènes de duel, les monstres, le sauvetage de la princesse, le mystérieux héros masqué...) pour mieux être surpris lorsque l'auteur se met à jongler avec (les duellistes gauchers qui se découvrent droitiers, le géant qui se découvre des talents de rimeur, bref tous ces personnages super-convenus qui sont en fait beaucoup plus étranges et retors que l'on ne pensait).

Du coup le spectateur jubile parce qu'il a deviné à la première image que Robert le pirate était en fait notre charmant Westley mais il est le premier surpris lorsque le héros meurt, où lors du mariage de la princesse... Ces surprises agencées de main de maître, pour prendre au dépourvue les pourfendeurs de portes ouvertes, ne doivent pas masquer le cadre même de l'histoire. Le récit est d'une certaine manière un conte traditionnel à l'envers, où le prince charmant ne pense qu'à assassiner sa femme pour déclarer la guerre au pays limitrophe, où l'horrible pirate (celui qui ne fait jamais de prisonnier) secourt la belle princesse en danger, et où la dite princesse lors du prologue ne fait pas le ménage chez elle (alors que dans *Blanche Neige* j'ai bien vu que c'est elle qui fait le ménage chez les nains !) cette place est dévolue (oh ! horreur !) à un homme (le monde à l'envers quoi !).

Ce ton n'a certainement pas déplu puisqu'un autre film en fera son fond de commerce. Je parle évidemment de *Shrek*, le film d'animation où le prince charmant est un horrible nabot orgueilleux rêvant de devenir un monarque en épousant une vraie princesse. Où le héros est un ogre vert prolix ès manières scatologiques odoriférantes (le générique suffit pour le comprendre) affublé d'un compagnon original pour un conte : un âne parlant. La princesse y montre des qualités de self-défense assez poussées contre ceux qui se croyaient être ses sauveteurs (Robin des bois en l'occurrence). Comme quoi les traditions, c'est comme les saisons, y'en a plus !

LES RÉFÉRENCES

Princess Bride virevolte avec les références pour mieux les prendre à contre-pied.

LE HÉROS DU FILM est assimilé à une sorte de pirate / Zorro puisqu'il a la particularité de se balader en bateau à voile, celle d'avoir un bandeau, d'être un sacré bon bretteur, de se battre vaillamment à mains nues et par la ruse. Une synthèse assez espiègle guidée non pas vers une justice populaire (Zorro) ou un égoïsme notoire (piraterie) mais pour le grand amour. Pour finir avec Zorro, on notera la production récente du *Masque de Zorro* de Martin Campbell (1998) qui met en scène le passage de témoin du vieux Zorro (Anthony Hopkins) vers un plus jeune (Antonio Banderas) afin de préserver le mythe du justicier.

LES TROIS PERSONNAGES QUI EXÉCUTENT LE KIDNAPPING, à savoir dans l'ordre (par la taille) Fezzik le turc, Inigo l'espagnol et Vizzini le sicilien sont issus de pays réels, mais pourtant ils opèrent dans un monde (Le pays de Florin) et dans une époque qui nous sont inconnus. Ce qui l'est moins c'est leur particularité qui les rend si complémentaires : la force brute, l'escrime du bretteur et l'intelligence retorse. On reconnaît dans ce système d'autres contes qui utilisent eux aussi une équipe disparate pour mieux affronter le monde. On pense au *Magicien d'Oz* avec le lion, l'homme de fer blanc et l'épouvantail, mais aussi aux *Aventures du Baron de Münchhausen* (voir figure ci-contre) avec Berthold le rapide, le Colosse, le Nain à l'ouïe fine et au souffle cataclysmique, le tireur d'élite au regard ultra-perçant...



LES MONSTRES ont eux aussi une importance particulière comme des dangers extérieurs à la sphère d'influence du prince Humperdinck, ils sont liés à des phobies exagérées des rats géants ou des anguilles géantes. Elles répondent à des peurs primales à la manière des *Dents de la mer* de Steven Spielberg (1975) tout en assumant leur caractère artificiel et bricolé, histoire d'induire une distance pour le spectateur en lui montrant qu'il voit, non pas une réalité, mais une fiction dont le seul but est de lui plaire.

LES LIEUX sont relativement autonomes les uns par rapports aux autres, par leur nature (alternance de paysages réels et de décors de studio), mais aussi par leur dénomination : La falaise de la démente, le puits du désespoir, les marais de feux ...

LA MORALE

Princess Bride a une vision relativement fataliste des choses matérialisée par l'expression récurrente : «Qui a dit que la vie est juste ?» Cette démythification contribue à la forme d'initiation qu'est le conte, une manière de prendre conscience de ce qui attend l'enfant plus tard. Mais cette dimension plus ou moins douloureuse est contrebalancée par le narrateur qui semble à certains moments changer le cours du récit pour mieux satisfaire les attentes de son auditeur. Prenons l'exemple du rêve qui semblait prendre un tour catastrophique pour nos héros : mort du roi, intronisation et mariage du prince Humperdinck avec Bouton d'or. C'est justement sur une intervention du petit garçon que le grand-père ferme à l'extérieur fait obliquer le récit vers des jours temporairement plus favorable (le roi n'est pas mort et le mariage est dans dix jours). Cette sensation est soulignée à la toute fin du film lorsque le petit fils demande à Peter Falk de lui raconter de nouveau l'histoire le lendemain. La réponse : «Comme il vous plaira» rappelle celle de Westley à Bouton d'or. Mais le grand-père est filmé en regard caméra, une certaine manière de fusionner le petit garçon avec son alter ego : le spectateur. Une mise en abyme de la complicité entrevue du conteur avec son petit auditeur, mais cette fois-ci entre les auteurs (Reiner/Goldman) et les spectateurs que nous sommes.

A noter que le livre d'origine donne une fin beaucoup plus ambiguë. Certes, les héros s'échappent mais ils ne le font que temporairement : en effet, ils perdent un fer à cheval (malchance), ils se perdent tout court et les chiens commencent à les talonner...

Rédaction : Nicolas Cébile